

Prophète en sa patrie et ailleurs

Marc 6, 1-6

Les gens de Nazareth ne croient pas en Jésus

Parti de là, Jésus vient dans son pays, et ses disciples le suivent. Quand le sabbat est venu, il se met à enseigner dans la synagogue. Une multitude d'auditeurs, ébahis, se demandent : « D'où cela lui vient-il ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ? Et comment de tels miracles se font-ils par ses mains ? N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de José, de Judas et de Simon ? Ses sœurs ne sont-elles pas ici, parmi nous ? »

Il est pour eux une cause de chute. Jésus leur dit : « On ne refuse pas d'honorer un prophète, sinon dans son pays, parmi les gens de sa parenté et dans sa maison. » Il ne peut faire là aucun miracle, sinon qu'il guérit quelques malades en leur imposant les mains. Il s'étonne de leur manque de foi. Il parcourt les villages d'alentour en enseignant.

Voilà, Jésus est *parti de là*, comprenez de là où nous en étions restés la semaine dernière, au passage immédiatement précédent de l'évangile de Marc, la fin du chapitre cinq. Petit rappel : Jésus était avec Jaïros – un des chefs de la synagogue, sur les bords du lac de Galilée. Sa fille de douze ans était emmurée dans l'état de *petite fille* que, tout bon père qu'il pouvait être, il ne souhaitait pas la voir quitter. Emmurée dans l'enfance puis morte parce que ne pouvant pas grandir. Puis mise en possibilité d'éveil lorsque Jésus l'a prise par la main et lui a donné un nouvel état, celui de jeune-fille. Par son geste et sa parole, Jésus l'a libérée et l'a faite passer de l'enfance à l'âge adulte. Parallèlement, il y a eu la femme malade, exclue de toute vie sociale et qui plus est ruinée, qui n'avait plus rien et qui n'était plus rien. Son dernier espoir : Jésus. Elle est venue à lui, par derrière, a touché son vêtement et lui a arraché la guérison qu'aucun médecin n'avait pu lui apporter jusque-là. Jésus n'a pu que constater sa grande foi qui lui a permis de se mettre elle-même en état de guérison en transgressant l'interdit et en rétablissant le lien social qui lui était jusque-là défendu. Jésus a repris la parole, alors dialogue recouvré, et l'interdit est tombé au profit d'un inter-dit, d'un dit (de paroles) venu dans l'entre deux personnes que Jésus a initié en l'appelant d'un *Ma fille* plein de sens. Un *je* et un *tu*, un *moi* et un *toi* qui en appelle d'autres. Toute perspective d'existence redevenue possible, même de donner la vie. Jésus, celui qui a remis sur la voie de l'existence la jeune-fille et la femme. Il les a libérées de l'isolement. La question déjà présente huit jours auparavant a été reposée : *pour nous, qui est Jésus ?*

Jésus part donc de là – suivons-le. Il retourne dans *son pays*, en grec *sa patrie*, le pays de son père – puisqu'en français comme en grec « patrie » et « paternel » sont de la même famille. La plupart des commentateurs optent pour Nazareth, bien que cette ville ne soit pas explicitement désignée. Laissons l'incertitude qui permet le sens symbolique, et acceptons juste de savoir qu'il retourne dans le pays de son père, de sa famille, là où il est connu depuis l'enfance, où il a vécu, grandi, où il a repris le métier de son père – charpentier – où sa mère, bien sûr, mais aussi ses frères et ses sœurs – même si c'est au sens large – sont connu.e.s et reconnu.e.s.

La patrie, lieu des racines familiales, de l'identité. Un concept qui, aujourd'hui, est devenu l'enjeu d'une affirmation de préférence politique. Comme si chacun, chacune se devait d'en rester à la terre de ses ancêtres ; rester chacun chez soi – « et les vaches

seraient bien gardée », comme dit le proverbe. Déjà à l'époque de Jésus, l'étranger en terre d'Israël/Palestine, le ξεвоϋ, celui qui n'est pas du pays, était mal vu, était considéré comme un envahisseur. Il y avait déjà des extrémistes qui, se disant patriote – comme les missiles du même nom, c'est un comble – combattaient les ξεвоϋ, voulant les renvoyer chez eux, vivants ou morts. Déjà et encore... c'est à croire que l'humain n'a pas évolué, n'a pas appris de l'histoire des mouvements de populations, depuis tout ce temps, tant de siècles... désespérance !

Regardons un peu les leçons de l'histoire. Jadis, tandis que les voyages étaient moins faciles, que les informations mettaient plus de temps à circuler, les frontières n'étaient pas seulement celles des pays. Elles étaient beaucoup plus proches. C'est ainsi que l'étranger était l'habitant du village voisin, de la ville voisine. Les tensions étaient alors entre villages, entre cités. Les chroniques régionales du monde entier en sont pleines. Il me souvient, en tant que pasteur, en avoir entendu l'une ou l'autre disant, par exemple, qu'autrefois il ne fallait surtout pas ne serait-ce que traverser le village voisin parce que catholique. Sur le moment, nous en rigolions entre gens de ces villages réunis. Aujourd'hui, j'en pleurerais presque.

En 1951, à Pont Saint-Esprit, il y avait deux boulangeries. Chacune ancrée dans son quartier. Les habitants allaient dans leur boulangerie, pas dans l'autre. Un jour, les clients d'une des deux boulangeries ont été en proie à un mal étrange, connu aujourd'hui sous le nom de l'ergotisme. Les habitants ont été tour à tour pris d'hallucinations sensorielles et visuelles. Le phénomène a culminé dans la nuit du 25 août pendant laquelle des habitants hurlèrent tandis que d'autres errèrent dans les rues, certains allant jusqu'à se défenestrer. L'épidémie a touché entre 200 et 300 personnes et a fait 5 morts. Les clients de l'autre boulangerie n'étant pas atteints, ils ont été accusés d'avoir empoisonné la farine de leur rivale. Chacun, chacune regardait l'autre comme l'étranger coupable... accusation facile qui évite de se poser d'autres questions... jusqu'à ce que des analyses montrent que la farine incriminée contenait en trop grande quantité de l'ergot de seigle... dénouement de l'affaire en 1965 seulement, avec la condamnation de la société qui avait fourni la dite farine. Fin navrante de cette histoire. Alors que la solidarité aurait dû être le ciment de cette communauté, ce fut la rivalité, le rejet, l'exclusion et les accusations sans fondement qui l'emportèrent, au moins pendant un temps.

Regardons notre histoire personnelle. Toutes et tous, à un moment de notre vie, nous avons été, sous sommes peut-être, nous serons étrangers, étrangères. Une grossesse, c'est l'intrusion d'un corps étranger dans un autre corps, et il faut que la greffe prenne. Par amour aussi. Aimer quelqu'un, quelqu'une, c'est, à un moment donné, entrer dans sa famille et le/la faire entrer dans sa propre famille. Être un corps étranger à nouveau, et là encore il faut que prenne la greffe. L'adaptation puis l'adoption peuvent être longues. Elles peuvent aussi ne jamais se faire, pour des raisons multiples d'ordre familial, linguistique, psychologique voire analytique, économique, sociétal... j'en passe et par forcément des meilleurs.

Jésus part de là pour retourner dans sa patrie.

Quelle est donc la patrie de chacun, de chacune ? Pas seulement le pays des origines paternelles, le berceau familial, mais ce qui peut exprimer le mieux cette part irréductible de l'identité qui raccroche à un groupe, à une famille, à un ensemble dont on ne sent partie prenante, dont on a le sentiment que si on en était coupé, il y aurait un vide impossible à combler de part et d'autre. Se couper de cette patrie symbolique serait vécu comme une amputation de chaque côté, la perte d'un membre. Ce peut être effectivement un pays, une région, une ville ou un village, une maison ou une terre, ou un objet symbolique.

Personnellement, à la mort de mon père, j'ai reçu son couteau pliant qu'il emportait toujours avec lui lorsqu'il partait en mer sur son bateau. Mes deux sœurs ont reçu également des objets liés au bateau qui, ainsi, est devenu notre patrie symbolique, lieu d'attachement, de rattachement, d'identité collective... même si le bateau avait été vendu avant même le décès de notre père. Et au-delà, il y a le cimetière familial en Charente-Maritime où toute la famille au sens large sera réunie petit à petit, traversant les générations. Nous devrions y planter un arbre qui deviendrait notre arbre réellement généalogique disant la vie plus que les morts.

Jésus retourne dans sa patrie. Là, plus rien ne fonctionne. Oh ! bien sûr, les gens le reconnaissent, c'est bien là le problème. Ils sont stupéfaits par son enseignement donné dans la synagogue. Ils se demandent d'où peut lui venir cette sagesse et comment peut-il faire ces miracles avec ses mains ? La sagesse et les mains, l'intellectuel et le manuel réunis en un seule personne. Étonnement...

Jésus, tout le monde le connaît parce que sachant sa parenté, son métier. Il est du pays, quoi ! Dès lors, il ne peut pas être cet homme extra ordinaire, il n'a pas pu changer à ce point. Certaines légendes plus tardives diront qu'entre ses douze ans et le début de son ministère vers les trente ans, Jésus serait allé en Indes y apprendre la sagesse orientale. Cependant, la question n'est pas là. Elle n'est pas dans le pourquoi de son changement – serait-ce un voyage, le Saint-Esprit ou tout autre raison – mais dans sa patrie qui lui devient un enfermement, dans son identité qui lui est imposée ? Ou quand la patrie, la famille, devient une prison et l'identité un modèle auquel il faut correspondre. Pour justifier cela, généralement, est invoquée la défense contre les influences étrangères. Et aujourd'hui, on ajoute que c'est pour être « great again » !

J'irais plus loin. Si les gens de Nazareth n'ont pas accepté le nouveau Jésus qui leur est revenu, par la suite une théologie dominante a également voulu définir son identité et l'a enfermé dans le titre de « Fils de Dieu », alors qu'il ne l'a jamais revendiqué pour lui-même. Celles et ceux qui ne se sont pas conformés à cette définition devenue « norme normante » – comme aurait dit Martin Luther – ont été déclarés hérétiques... Condamnations, exclusions, bûchers... aujourd'hui, bûchers en moins, encore qu'il y a d'autres formes de mises à mort, malheureusement... Une histoire raconte qu'un jour, dans le futur, Jésus reviendra. Il sera reconnu enfin par tout le monde. Il sera interrogé dans les médias et sur les réseaux sociaux. Là, ses premiers et derniers mots seront les suivants : Excusez-moi. Puis il se lèvera et partira pour ne plus jamais revenir.

Récemment vu sur Facebook, un post plein de bon sens : Bouddha n'était pas un bouddhiste, Jésus n'était pas un chrétien et Mahomet n'était pas un musulman.

La philosophie – étude de la sagesse et par la sagesse – nous permet de saisir qu'une identité ne va jamais de soi, ne vient pas de soi-même, qu'elle ne s'auto-décrite pas, mais se reçoit. On ne choisit pas son prénom. Par exemple, j'ai pris conscience de mon accent français en venant vivre ici en Belgique. C'est parce que je me suis entendu dire être un ξενος que je me suis senti appartenir à une patrie. Sans déconsidération pour celle qui m'a bien accueilli, au contraire, lui étant reconnaissant de m'avoir tant appris de moi-même et de ma patrie. Dit autrement, un « je » peut se penser en « je » parce qu'un « tu » lui en a révélé la teneur et la complexité. « Je » et « tu », comme entre la femme malade et Jésus. En un mot, l'enfer ce ne sont pas les autres, quoi qu'on en dise ou qu'on en est dit. Le ξενος a cette haute valeur ajoutée d'apprendre à celles et ceux de la patrie qui ils et elles sont en vérité et non en superficialité. Le rejeter, le renvoyer, le refus de l'autre, de

l'étranger, c'est la privation de la révélation de l'être et la dictature de l'auto-proclamation. Là est l'enfer assurément, comme abaissement et non élévation.

De même, le refus de voir l'autre tel qu'il ou elle se donne à connaître, c'est symboliquement l'enfermer, le figer dans une image fautive, donc l'empêcher d'être et de vivre... et Jésus ne pouvait rien faire de ce qu'il faisait habituellement. Alors que sa rencontre peut être l'occasion d'un formidable échange où chacun, chacune reçoit l'autre tel qu'il ou elle est et le lui révèle, en toute réciprocité. Or, cela porte un nom : miracle de l'amour.

Suite de la publication sur Facebook évoquée auparavant : Bouddha, Jésus et Mahomet ont un point commun qui les relie – c'est donc leur religion – : l'amour.

Hommes, femmes, enfants d'une patrie ou bien étrangers, étrangères, si l'amour est notre lien, alors la terre aura un autre visage et nous serons toutes et tous prophètes en notre patrie et ailleurs, prophètes de la joie et du bonheur en partage.

Musique

...

Envoi & bénédiction

En guise d'envoi, une pensée de Jean Alexandre, pasteur, poète, penseur. Voici¹ :

*La force inverse de celle du néant,
la force qui porte le Dire de Dieu, se nomme amour,
c'est-à-dire appel à exister – au sens propre de ce verbe qui signifie sortir, apparaître,
naître, surgir – appel à sortir du néant.*

*Et sortir du néant signifie, pour tout ce qui existe,
se lier, se connecter, se soutenir mutuellement,
faire en sorte que la dispersion, l'émiettement, la corruption,
la futilisation qui est l'œuvre du néant ne l'emportent pas pour toujours.*

*C'est en quoi l'amour est à la fois combat, travail et plaisir.
Bonheur et malheur mêlés d'exister, d'émerger, de naître et de louer.*

*Dieu porte en lui cette force,
peut-être même n'existe-t-il,
ne surgit-il qu'en cette force
qui se propulse vers la poursuite de son désir.*

Musique

Bruneau Jousellin, pasteur

¹ Jean Alexandre ; jeanalexandre.fr